



Chalet Édelweiss

Vingt-et-une heures trente-deux sonnèrent à l'horloge bien réglée. D'une seconde à l'autre, comme d'habitude, le lutin ouvrirait la porte en sifflotant un sac chargé d'objets divers. Il rapportait toujours son travail à la maison, trouvant ses journées trop courtes. La famille Farfadet était unie comme les doigts d'une main. La maman et son fils l'attendaient côte à côte près du portemanteau. À peine franchissait-il le seuil que l'enfant s'élançait en sa direction, le serrant très fort dans ses bras.

– Papounet, mon Papounet.

Patapouf sautillait sur place. Il frétillait de joie à la vue de son maître. Une balle dans la gueule, il souhaitait jouer. Galopin,

moins démonstratif, mais tout aussi actif, se frottait tout d'abord la tête contre ses chevilles. Ensuite, il caressait ses flancs langoureusement sur le pantalon puis il enroulait sa longue queue autour de sa jambe comme pour l'embrasser. Son ronronnement ressemblait à s'y méprendre à une locomotive.

– Quelle bénédiction d'être accueilli ainsi tous les soirs ! J'ai une surprise pour vous : les fondations de la construction du chalet ont enfin débuté. Le maître d'œuvre a sélectionné une équipe de charpentiers de notre village.

– Quelle joie mon sucre d'orge ! Pourrons-nous bientôt t'accompagner sur le chantier, j'ai trop envie de voir. S'il te plait..., le supplia-t-elle ?

– Papounet, est-ce que tu pourras m'installer une balançoire et un toboggan ?

– Tes désirs sont des ordres, fiston. Un immense terrain te permettra de jouer à la balle avec ton chien. Là-bas, nous jouirons beaucoup d'espace, à l'intérieur comme à l'extérieur. Je suis affamé ! J'aimerais boire un bol de chocolat chaud avec de grosses tartines beurrées de confiture au miel ? Ma mie, ce soir, nous devons discuter de l'éducation de notre fils. Il est grand temps qu'il aille à l'école.

La lutine appréhendait cette discussion. Elle

savait qu'elle n'y couperait pas. Jusqu'à présent, elle usa de maintes ruses pour y échapper tout en sachant que... depuis plusieurs mois, les villageois changeaient de trottoir lorsqu'ils la croisaient dans les rues de Flocon de Neige. Ses connaissances l'évitaient quand elle faisait les courses à la supérette. Pire ! Ses amies fuyaient le jardin d'enfants à sa vue.

Au fur et à mesure que Grandelet grandissait, les relations amicales diminuèrent ostensiblement. Tous refusaient les invitations pour le chocolat chaud du dimanche dans sa chaumière. Au début, elle pensait en être la seule responsable puis elle se rendit vite à l'évidence, la taille de son enfant les effrayait. Depuis, elle pleurait en silence. Le cœur triste... d'être ainsi abandonnée.

Aujourd'hui, elle se trouvait dans une réelle impasse. Elle regardait son fils avec amour. Il jouait avec Patapouf et Galopin. Tous les trois vocalisaient bruyamment, bien plus fort qu'une harde de volailles. Grandelet adorait reproduire le cri des animaux. Il imitait parfaitement celui du coq, de la poule, des chèvres... Vautré sur le sol, il s'amusait à simuler les miaulements de son chat et les aboiements de son chien.

– **Allez Petit, fait un effort... *Miaouu, Miaouuuu, le ouu doit monter crescendo, comme ça... Miaouuuu.***

– Qu'en penses-tu mon pote ? Ses *wouafs* sont excellents.

– Il n'y a qu'un sourd qui peut dire une telle ânerie. Il aboie comme moi je caquette cot cot cot.

– Devine : *Bêêê*.

– *Bêêê*, répétait Grandelet tel un disque rayé. *Bêêê... Bêêê... « Bêêê.*

– **Mais quelle horreur ? Arrêtez le massacre, s'insurgea Galopin vexé. On dirait un siamois castré !**

– Une zèvre, c'est une chèvre, souffla l'enfant en attrapant son chat maladroitement pour lui faire un câlin.

– **Cet enfant est non seulement intelligent, mais aussi affectueux ! Oh le scrogneugneu à son chacha**, se moqua-t-il en leur tournant autour.

Entre l'espièglerie de l'un et la bonne humeur de l'autre, qui sautait comme un cabri, la lutine paraissait excédée à cause du chahut. Elle empoigna le manche du balai avec l'espoir de chasser les deux compères poilus à l'extérieur dans le froid glacial de l'hiver.

– Oust, dehors ! Quand vous serez calmés, vous rentrerez.

– **Injustice !** feula Galopin mécontent.

– **Toujours les mêmes qui sont punis !** grogna Patapouf pour soutenir son pote.

– Allez, fichez le camp ! Plus vite que ça !

– **Lutine mal lunée, punition assurée !** renchérit le chat.

Son arme de fortune en main, elle peinait à les chasser. Tous deux freinaient des quatre fers leur expulsion. Le chien mordillait les extrémités du balai quant à Galopin, il s'agrippait au tapis à l'aide de ses griffes acérées. Manifestant son désaccord, Grandelet libérait ses émotions en une déferlante de pleurs hauts en couleur. Il les défendait corps et âme en se roulant par terre. La collation de son père se terminait sur une crise de larmes en bonne et due forme. En papa aguerri, il préférait désamorcer ce type de trouble avec le sourire plutôt qu'avec de la colère. Les punitions, ce n'était pas son truc. Il possédait plusieurs tours dans son sac pour apaiser

les ambiances tendues.

– Et qu'est-ce qu'il fait l'âne ? questionna-t-il sérieusement le comité restreint.

– Hi-han... Hi-han...

– Et qu'est-ce qu'il fait le lion ?

– Roah... Roaaar... Raaah !

– Excellent ! Tu es un champion en matière d’imitations. Maintenant, enfile ta doudoune, va voir si les poules ont pondu de bons œufs. Et ne reviens que si tu les as tous trouvés. Tes amis vont t’accompagner et veiller sur toi. Je dois m’entretenir avec maman, cinq minutes.

– Zuper ! Mon Papounet, je t’aime.

La déclaration de son fils qui le bombardait de gros bisous lui alla droit au cœur.

– Que ferais-je sans toi ? Tu as vraiment l’art et la manière de t’occuper de notre enfant.

Dans la famille Farfadet, on avait le père, la mère et le fils. Entre les défauts inaliénables et les qualités de cœur irréprochables, ils étaient soudés par un amour inconditionnel. Ils obéissaient aux lois impérieuses de la communication avec un grand C. En parents responsables, ils souhaitaient montrer l’exemple ; plus encore : donner le meilleur d’eux-mêmes. La question de l’éducation revint inévitablement sur le tapis. Cela faisait plusieurs jours qu’il préparait une argumentation bien ficelée.

– Notre fils doit prendre le chemin de l’école. Il possède l’âge requis. Un enfant a besoin de communiquer avec son prochain et de se sociabiliser. Grandelet apprendra comment se comporter avec les autres et vivre en société. Par la suite, il pourra s’adapter à n’importe

quelle situation. Les relations humaines doivent être appréhendées très tôt. C'est ainsi ! Il ne peut pas passer toute sa vie avec comme seule fréquentation un chien et un chat.

– La socialisation... un bien grand mot, mon sucre d'orge. Tous les jours, ton fils et moi sommes confrontés à l'attitude pernicieuse et méchante des voisins, de nos amis. Même les lutineaux nous fuient au jardin d'enfants.

– J'entends bien ce que tu me dis, mais...

– L'école ne sera pas adaptée à notre enfant. C'est la désolation qui l'y attend !

– Au contraire, je pense que c'est une bonne idée. De toute manière, l'institution lutinique l'a inscrit à la maternelle de Flocon de Neige depuis sa naissance.

– Tu l'envoies à l'abattoir ? Je n'ai donc plus rien à te dire pour aujourd'hui !

– Si tu le souhaites, demain, nous irons visiter le chantier de notre future maison. Tu découvriras un endroit extraordinaire.

Quand Grandelet fut profondément endormi, ils reprirent la discussion animée à propos de son éducation. Heureusement, leurs divergences se réglaient toujours avec bienveillance et fraternité. Toutes ces tensions psychologiques altérèrent la qualité du sommeil de ces braves parents. La

situation entraînant un sentiment d'angoisse, très anxigène. Pour cacher son anxiété, jusqu'au crépuscule, la lutine se défoula en cuisinant : gâteaux fourrés à la purée d'amande, choux à la nougatine, brioches sucrées et salées... Cet état d'énervement la maintenait dans un hyper éveil à tel point que l'endormissement de son époux fut perturbé.

L'absence de sa femme dans le lit conjugal lui manqua terriblement. En dormant, elle gesticulait dans tous les sens. Il en avait pris l'habitude. Cette nuit-là, il éprouva de la peine. Il était affligé de ne plus ressentir sa présence chaleureuse.

À 8 h du matin, le nez dans le bol de chocolat chaud à la cannelle, ils pipaient mot. Ils avaient de peur de s'énerver sans raison. Le bonheur de visiter le chantier était plus important qu'une discussion stérile. Leur fils trépignait de joie à cette nouvelle depuis son réveil. Dans ce coin extrême du pôle Nord, les journées d'hiver étaient généralement très courtes et le soleil bien bas sur l'horizon, y compris à midi.

À la mi-août, bien que le village soit encore recouvert de neige, la luminosité s'imposait dans le ciel seize heures par jour. Si le thermomètre affichait moins vingt degrés Celsius, il ne faisait pas aussi froid qu'on l'aurait cru. C'était une excellente période pour construire un chalet. Les lutins, habitués de toute façon à ces conditions

climatiques, l'ordre établi de leur vie, ni même leur habituelle ponctualité ne se sentaient nullement troublés.

Une journée atypique se profilait à l'horizon. Régulièrement, pour se déplacer, les Farfadet utilisaient leur traîneau robuste et son fidèle renne, Caribou. Ce matin-là, ce mode de transport ne convenait pas à la fine épaisseur du tapis neigeux. Tout comme les montagnards qui changeaient leurs pneus en hiver, les lutins modifiaient leurs habitudes, préférant l'attelage de chiens.

Plus léger et plus rapide, il surfait sur cette surface lisse et glissante. Autre avantage : les Alaskan Husky pouvaient tracter de lourdes charges sur plusieurs heures dans le froid.

Ainsi, monsieur Farfadet prit la décision d'en affréter trois. Le premier, pour l'outillage et la nourriture, le deuxième tiré par Patapouf convoierait Grandelet, sa maman et Galopin et le troisième pour lui. Soucieux du bien-être de son enfant, la lutine le serait fortement contre elle.

– Grandelet, il est temps que tu apprennes à devenir un musher. Tu dois reproduire chacun de mes gestes, répéter chacun de mes mots ou de mes ordres. As-tu bien compris mes recommandations ?

– Oui mon Papounet. Je zerais sage.

– Oh, mon sucre d’orge, je suis trop heureuse. J’adore ces sorties. J’ai l’impression de voler. Tu ne m’as toujours pas dévoilé où se situe notre nouveau logis.

– Qui n’aime pas cette authenticité, ma mie ? Cette glisse sereine et douce... le silence si paisible des plaines enneigées... la respiration haletante des chiens... Moi aussi, j’adore. On devrait sortir et profiter de la vie plus souvent.

– Tu n’as pas répondu à ma question.

– Si je te le dis, cela ne sera plus une surprise, ma mie. Patience ! chaque chose en son heure... Tu le sauras assez tôt.

– Alors en route ! Mon caramel fondant, papa t’a confié les rênes. J’ai confiance en toi. Je suis tellement fière de toi !

Fort de la tâche qui l’attendait, l’enfant souriait aux anges. Avec une maîtrise totale de ses gestes, une relation de complicité s’installa immédiatement entre le lutin et les huskys. Grâce à sa forte voix, il imposait son autorité, leur octroyant des récompenses au bon moment pour les motiver. Son fils se débrouillait parfaitement sous les félicitations de sa maman qui veillait sur le bon déroulement de l’opération. Distancé de quelques mètres, il stimula Patapouf à la course afin qu’il accélère la cadence.

– Yap, yap...

Heureux de se dégourdir les pattes, avec une aisance exemplaire, son chien suivait l'attelage sans sourciller. Emmitoufflé dans l'épaisseur de plusieurs peaux d'ours accumulées, Grandelet profitait de chaque instant. Le bout du nez rouge, saisi par le froid, il reniflait de temps à autre. Galopin, malgré son haut-le-cœur, il éprouvait encore le besoin de donner quelques ordres.

– **Moins vite, espèce de char d'assaut ! J'ai l'estomac au bord des larmes.**

– **Quoi ? Je n'entends rien,** lui aboya son compère.

– **Pourquoi me réponds-tu, alors, si tu n'entends rien ?**

– **Votre Ami semble souffrir du mal de traîneau,** lui souffla une femelle husky entre deux halètements.

– **J'avais bien compris, mais, aujourd'hui, je m'amuse comme un fou et je n'ai pas envie d'écouter les jérémiades de cette boule de poils fragile !**

– **Qu'ai-je entendu, gros lard ?**

– **Certainement, le vent qui souffle dans les sapins !**

– **Quel humour !** lui confia la chienne aux

yeux vairons, un œil bleu et l'autre marron. C'est un trait de caractère qui manque à mes compagnons de route.

– **Quelle élégance quand vous courez ma chère !**

– **Votre compliment me va droit au cœur.**

Aux premières loges, Galopin ne perdait pas une miette du jeu de séduction auquel il assistait. Comme à son habitude, il taquina son pote.

– **Non, mais... je le crois pas ! Tu dragues ?**

– **Pardon ? Quoi ? Hein ?**

– **Quand je raconterai ça à Caribou...**

– **J'ai une amie esseulée. Peut-être pourrais-je la lui présenter ?** proposa la chienne.

Patapouf, saisi d'un fou rire, ne répondit pas. Il attendait la réponse de son copain.

– **Non, mais des fois... est-ce que je vous en pose des questions, *Moi* ? Sachez gente dame... que mon cœur n'est pas à prendre !**

– **Veuillez excuser ma méprise. J'ai du mal entendre.**

– **Vraiment ?**

– **Vous êtes tellement aimable que j'ai cru comprendre que vous étiez célibataire !**

– **Wouaf, wouaf, wouaf...**

Une heure plus tard, l'équipage arriva enfin à destination. Récompensés par de grosses saucisses, les chiens dévoraient sans distinction aucune la nourriture sous le regard écœuré de Galopin qui vomissait ses tripes.

– Voilà ton paradis, ma mie.

– Ce paysage est à couper le souffle. Cette forêt a quelque chose de magique avec son vert profond. Ô quelle sensation de calme ! Ce doux bruissement des feuilles... mon sucre d'orge, j'adore déjà cet endroit. Le vent berce les sapins comme une musique.

– Ce lieu est spécial, la nature y est apaisante et protectrice. Grandelet n'aura plus à subir les restrictions imposées par le maire du village. Ici, il pourra jouer, courir, crier, ramasser les fleurs. Il sera heureux.

– Comment as-tu déniché ce trésor ?

– J'ai soumis une requête au puits à souhait. Tu vois, moi aussi, je fais des vœux ! Puis, un matin, en allant travailler, notre renne s'est trompé de chemin et j'ai découvert ce lieu féerique.

– C'est encore plus beau que dans mes rêves.

– Toi et Grandelet, vous pourrez cueillir des baies, ramasser des champignons ou vous promener dans les bois.

Les yeux pleins d'étoiles, la lutine s'occupait

de son fiston affectueusement en fredonnant une comptine. Son mari s'entretenait avec le contremaître du chantier, un collègue de l'usine à jouets.

– Bien le bonjour à vous ! Comment avez-vous fait pour monter la charpente en si peu de temps ? Tout y est... Même le toit et les trois cheminées.

– J'ai avec moi une équipe de choc.

– Où est-elle ? Je ne vois personne.

– Ils sont allés se détendre à la crique. Ils travaillent dur depuis l'aurore. Demain, nous mettrons votre chalet hors eau et hors air. Le reste devrait suivre. Rejoignons-les !

– Bien sûr, avant, je voudrais vous présenter mon épouse et mon fils.

– Avec grand plaisir !

Les présentations d'usage effectuées, ils se dirigèrent joyeusement vers la source d'eau chaude. Rapidement, monsieur Farfadet s'aperçut qu'aucun villageois ne faisait partie de l'équipe de charpentiers.

– Où sont les travailleurs de Flocon de Neige ?

– Tous ont prétexté être malades. Aucun d'entre eux ne s'est déplacé jusqu'ici. J'ai donc appelé en renfort tous nos amis de la fabrique. Comme vous le savez, on peut toujours compter

sur ces braves en n'importe quelle circonstance.

– Je parlerais au Patron. Ils recevront une récompense pour leurs bons et loyaux services à la collectivité.

– Avec plaisir !

– Papounet, mamounette ne veut pas que z'aïlle me baigner.

– Pas question ! Tu risques d'attraper froid, le sermonna-t-elle.

– Madame Farfadet, mais il est grand ce petit ! affirma leur hôte sans moquerie aucune comme pour prendre sa défense. Croyez-le ou pas : cette source est magique. Elle est connue pour être bénéfique. Oh la la... que dire de cette sensation qui traverse notre corps une fois que l'on ressort ? On se sent... tout ragaillardi ! Certes, le moment où l'on se déshabille pour entrer dans l'eau demande une certaine dose de courage, mais...

– Il n'y a pas de, mais, Monsieur Charpentier. Le choc sera trop violent pour un enfant de son âge. N'insistez pas !

– J'ai essayé mon peti'gars. Les ordres de maman ne sont ni négociables ni discutables.

Une vingtaine de travailleurs, enfoncés jusqu'au menton dans l'eau tiède, barbotait avec volupté, lorsque, tout à coup, des carpes dorées jaillirent de tous côtés. Grâce à la hausse de la

chaleur et de la luminosité, elles remontaient à la surface pour se réchauffer. Les lutins fascinés par leurs figures acrobatiques n'aperçurent pas le créateur-imaginateur et sa petite famille. Ils jouaient comme des enfants. Même le bruit de la cascade n'atténuait pas leurs voix qui entonnaient à tue-tête une chanson entraînante. Son désir était si fort qu'il déchaussa ses sabots en les expulsant loin de lui, laissa tomber son manteau à terre puis retira le reste de ses vêtements sans ménagement.

– La source chaude de Santaness alimente cette crique. L'eau est à 39°. Vite, Grandelet, lève ta doudoune et ton pantalon puis donne-moi la main, on va se baigner !

– Youpi !

– Monsieur Farfadet, gronda son épouse, vous n'êtes pas raisonnable. Ils sont... entièrement nus ces messieurs !

Ni une ni deux, père et fils sautaient à pieds joints dans le grand bain en sous-vêtement sous le regard éberlué de madame Farfadet qui pestait en marmonnant dans son écharpe sur laquelle elle tirait comme pour se calmer les nerfs.

Dans un haussement d'épaules, elle retourna sur le chantier où elle dressa habilement un buffet avec les sucreries d'un côté, les viandes rôties de l'autre. Évidemment, le chocolat chaud coulait à flots d'une fontaine de table. Quand elle eut fini,

elle entendit derrière elle le chant des lutins qui revenaient pour se restaurer et festoyer.

La nuit avait repris ses droits, la fraîcheur aussi. Une ronde de grosses pierres ceinturait un feu de camp. D'immenses flammes rouges et jaunes, longues et molles, caressantes et languissantes montaient vers le ciel comme pour toucher les étoiles. Assis en cercle, la fraternité amicale et lutinique vibrait au son des discussions. Ils parlaient de tout et de rien, mangeaient, buvaient et chantaient.

Plus unis que jamais, certains même s'embrassaient avant de s'endormir sous le chant des grillons. Indéniablement, cette convivialité resserrait les liens. Heureux et grandis de cette belle journée, les Farfadet se pressaient les uns contre les autres. Enroulés dans une épaisse couverture, ils profitaient de chaque instant... jusqu'à ce qu'ils ferment les yeux de fatigue.

